PRICE Richard and Sally PRICE, *The root of roots, or How Afro-American anthropology got its start*, Prickly Paradigm, Paradigm 12, Chicago, 2003, 91 p., bibl., ill.

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/3232>

DOI : 10.4000/jsa.3232

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Natacha Giafferi, « PRICE Richard and Sally PRICE, *The root of roots, or How Afro-American anthropology got its start*, Prickly Paradigm, Paradigm 12, Chicago, 2003, 91 p., bibl., ill. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 92-1 et 2 | 2006, mis en ligne le 06 avril 2007, consulté le 04 septembre 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/jsa/3232> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.3232>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

PRICE Richard and Sally PRICE, *The root of roots, or How Afro-American anthropology got its start*, Prickly Paradigm, Paradigm 12, Chicago, 2003, 91 p., bibl., ill.

Natacha Giafferi

- 1 Présentée par son éditeur¹ comme un pamphlet d'une sérieuse impertinence, cette enquête sur les journaux de terrain des époux Herskovits, dont les manuscrits relatifs à deux séjours au Suriname au cours des étés 1928 et 1929 ont été récemment mis à la disposition du public par leur héritière, ne laisse pas d'être piquante. Les extraits proposés à l'appui de l'exposé des Price donnent l'image d'un Melville Herskovits à la fois fragile, inquiet et machiste (chapitre intitulé « A Wife in the field »). Le portrait de son épouse Frances, qui l'accompagne, se dessine en creux et bien que peu formée théoriquement elle est, par sa relation plus directe aux informateurs-informatrices – car ici c'est bien le genre qui permet de penser l'immédiateté du contact culturel – « la plus productive des deux »² (p. 37). On reconnaîtra à ce tout petit livre, dont la modestie le dispute à l'utilité et l'intimité, parfois grotesque, de l'histoire académique la plus prestigieuse, deux apports majeurs : d'une part, sa contribution, à travers une histoire de la discipline et de ses pratiques, à la réflexion sur l'« être au terrain » et sur le rapport de l'ethnographe au paradigme de l'exploration ; d'autre part, plus profondément, comme au cœur des travestissements coloniaux, un retour nécessaire, à une époque de production d'ancêtres et de momifications mêlés (*ancestrification*), sur la naissance d'un champ considérable de l'anthropologie mondiale : les études afro-américaines et leurs diverses ramifications, jusqu'aux dissensions actuelles, afro-centristes contre « théoriciens de la création » (p. 79).
- 2 Premiers terrains étrangers de celui qui allait poser l'idée d'une continuité de civilisation entre Afrique et Amérique noire dans ce qui n'était jusque-là, selon l'expression de

Sidney Mintz, qu'un « vide parfait reflétant la manière dont la société conditionne les orientations des sciences sociales »³, ces courts séjours chez les Marrons saramaka constituèrent l'élément déclencheur, dans le développement de la pensée d'Herskovits, d'une théorisation des « traits africains » déjà préparée par W. E. B. Du Bois, Fernando Ortiz, Price-Mars, Elsie Clews Parson et, au-delà, Franz Boas, « grand-papa de toute cette aventure » (p. 78). Pour les Price, tous les débats futurs sur le changement culturel, l'acculturation ou le syncrétisme sont en quelque sorte nés de ces deux voyages qui paraissent pourtant avoir été de relatifs échecs : sources d'angoisses, de frustrations et aussi d'erreurs. En effet, Richard et Sally Price ne manquent pas de relever les efforts systématiques de Herskovits pour mettre en relation certains traits culturels ou linguistiques saramaka avec des sociétés africaines lorsqu'ils relèvent plus simplement de l'expérience américaine. Une dernière maladresse (chapitre intitulé « The Servant Problem ») chassera le couple du « paradis ethnologique » (p. 48) rapidement devenu, en raison de leurs propres projections, un enfer (chapitres intitulés « Fears, Illness, and the Unknown » et « High Anxiety ; Getting too Much ? ») : « Les Herskovits étaient raffinés et cultivés [...] mais, en tant que voyageurs, inexpérimentés » (p. 49). À propos des Haïtiens que Melville croise dans la Grand-Rue de Port-au-Prince où il est venu faire des emplettes pour l'expédition (casques, bottes, pantalons), on lit cette note sincère rédigée de sa main : « *Negroes, negroes – scarcely a white face...* » (p. 54). Le « sinistre courant sous-jacent » (p. 54) ressenti ce jour-là n'aura finalement pas cessé de les agiter jusqu'à leur départ. En fait, en dépit de l'attachement de Herskovits – bien de son temps – au « paradigme “Cœur des Ténèbres” », le couple ne fera que de brèves visites, toujours très encadrées et posant donc le problème des médiateurs. Car que trouve-t-on au sein de l'ethnographie de Melville Herskovits ? Des intermédiaires occidentaux ou occidentalisés, spécialistes des Saramaka, guides ou employés. Dans une position, le plus souvent, extérieure par rapport aux Saramaka et de dépendance vis-à-vis du couple qui les emploie, leur collaboration est attestée dans le journal ou la correspondance, puis escamotée dans la rédaction de textes comme celui de *Rebel destiny* (1934)⁴. En effet, ce dernier les montre comme des figures exotiques afin de les rendre acceptables pour permettre une « bonne ethnographie », selon les critères de l'époque (documents de première main, intimité avec le milieu), et cela même si ces personnes avaient peu contribué à la recherche.

- 3 Mais ce n'est pas pour nous gausser, une fois ne serait pas coutume, d'ethnologues qui auraient oublié d'enterrer leurs archives que nous sommes invités à lire et à partager, même si l'on s'amuse beaucoup des rapports médicaux, pour le coup excessivement fidèles, de Melville ou d'une Frances travestie en explorateur dans ses pantalons d'homme et exposée à l'incrédulité narquoise des Saramaka. Par un retournement qui rend toute sa dignité à celui qu'on nous montre d'abord sous un jour moins avantageux, Richard et Sally Price remettent en selle cet ancêtre fondateur de bien des courants actuels. C'est au cours de cette recherche, ainsi que des voyages vers et depuis le Suriname, qu'Herskovits développa une vision comparative pour les études afro-américaines (et pour la Caraïbe saisie comme « laboratoire social », p. 4), ce qui n'est pas rien, même s'il a sans doute été plus proche de son sujet lorsqu'en escale dans les ports de la Caraïbe il apprenait à jouer au wari avec les débardeurs. Une question de perspective, en somme, pour Herskovits qui par la suite nuancera sa manière d'envisager les africanismes, les considérant comme affaire de degrés. Le livre des Price lui-même s'ouvre, puis se referme, sur un appel à l'examen d'une situation qui n'est pas celle des jeunes Herskovits face à leur relative ignorance du monde afro-américain auquel ils

s'attaquaient alors à peine, mais bien plutôt la nôtre, aujourd'hui, celle des processus de réification de notre discipline (« *pastification* »). Pour Richard et Sally Price, « l'anthropologie elle-même pourrait bien être en passe de devenir une relique » (p. 2) et les reliques dont il est finalement question ici ne sont pas les Herskovits – touchants, agaçants, fautifs, comme on voudra –, mais bien les contemporains de ce siècle commençant, debout dans des bottes qui depuis quelque temps ne vont plus.

NOTES DE FIN

- 1.. Prickly Paradigm, qui offre certains de ses titres en ligne dont celui-ci : www.pricklyparadigm.com/catalog.html.
- 2.. Tous les passages du livre cités ont été traduits en français par l'auteur (N. G.).
- 3.. Sidney W. Mintz, « New introduction », *The myth of the Negro past*, Beacon Press, Boston, 1990, p. ix.
- 4.. Herskovits Melville J. and Frances S. Herskovits, *Rebel destiny : among the Bush Negroes of Dutch Guiana*, McGraw-Hill, New York, 1934.

AUTEURS

NATACHA GIAFFERI

Chercheur affilié au Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris